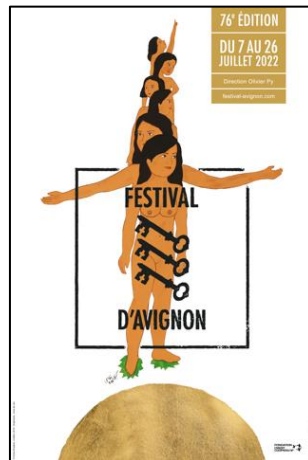


Gérard Cartier

FESTIVAL D'AVIGNON 2022



FESTIVAL OFFICIEL

En transit, d'Amir Reza Koohestani, d'après (en partie) *Transit*, d'Anna Seghers

Iphigénie de Tiago Rodriguez, mis en scène par Anne Theron

Le Moine noir, d'après Tchekhov, mis en scène par Kirill Serebrennikov

Dans ce jardin qu'on aimait, d'après Pascal Quignard, mis en scène par Marie Vialle

Le petit chaperon rouge, d'après Grimm, mis en scène par Céleste Germe

La Tempesta de Shakespeare, mis en scène par Alessandro Serra

Le septième jour, d'après Yu Hua, mis en scène par Meng Jinghui

Là où je croyais être il n'y avait personne, d'Anaïs Muller et Bertrand Poncet

Richard II de Shakespeare, mis en scène par Christophe Rauck

La mastication des morts, de Patrick Kermann, par la Compagnie Merci

FESTIVAL OFF

Frontalier, de Jean Portante, mise en scène par Franck Hoffman

Pascal et Descartes, de Jean-Claude Brisville, mis en scène (et interprété) par Daniel et William Mesguish

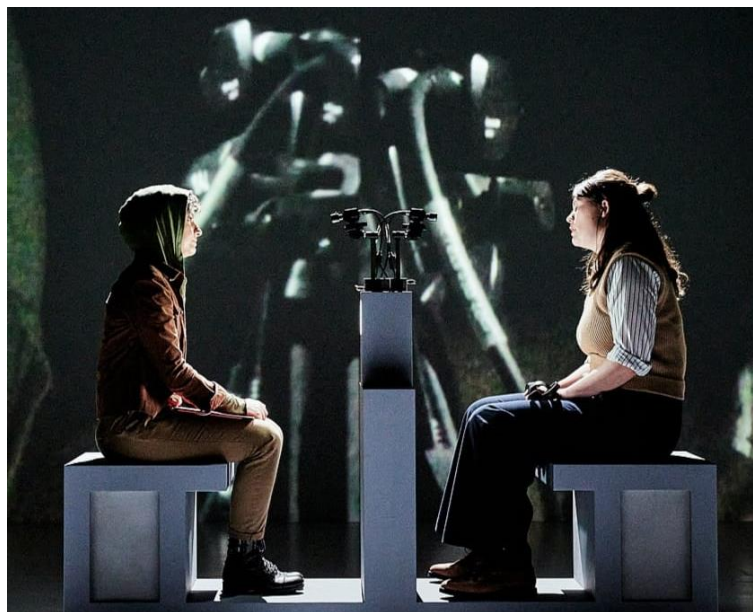
La servante de Proust, d'après Céleste Albaret, mis en scène par Arnaud Bertrand

À la ligne, d'après Joseph Ponthus, mis en scène par [non précisé sur le programme...]

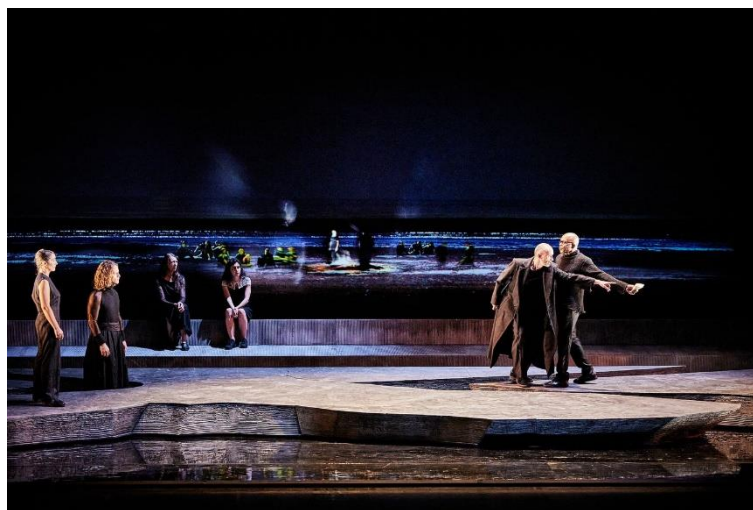
FESTIVAL OFFICIEL 2022

En transit d'Amir Reza Koohestani, d'après (en partie) *Transit*, d'Anna Seghers (au gymnase du lycée Mistral). La pièce est issue d'une expérience vécue par l'auteur : alors qu'il voyageait vers le Chili pour l'une de ses mises en scène, il est bloqué en zone de transit dans l'aéroport de Munich, en raison d'un visa erroné, puis, après une longue attente où il est livré aux émules des fonctionnaires de Kafka, il est expulsé vers l'Iran. Il lisait alors le roman d'Anna Seghers, qui relate plusieurs tentatives de fuir l'Europe sous la botte nazie, par bateau, à partir de Marseille. On le voit, le thème est très intéressant. Hélas, plusieurs fois hélas : Koohestani mêle les deux époques, parfois sans repère visible – les 4 comédiennes, qui jouent indifféremment des hommes et des femmes, passent d'un personnage à un autre et changent d'époque sans solution de continuité, dans les mêmes habits, qui parfois contredisent le rôle (la victime se retrouve tout à coup costumée en policière), si bien qu'à chaque nouvelle scène, on passe un moment à se demander qui est qui, ce qui tue dans l'œuf toute velléité d'empathie. Il aurait fallu à Koohestani plus de rigueur, ou plus d'invention, ou plus de modestie (ne retenir que l'un ou l'autre des deux récits imbriqués, par exemple) pour faire une vraie pièce de cet écheveau de situations dans deux temporalités. Par ailleurs, le décor est inutilement froid et didactique. Enfin, les comédiennes jouent souvent pour la caméra (ce qui a été une invention fertile est aujourd'hui une plaie) plutôt que pour le public, et parlent dans 4 langues, procédé qui est parfois justifié et beau (quand l'iranienne qui joue l'auteur, entre autres, s'exprime en farsi), quelquefois à la limite du ridicule (quand une française s'exprime dans la langue du Harap's des débutants). Bref : il ne nous reste que le regret d'une belle idée gâchée.

P. S. Et pourquoi faire dire les extraits du texte d'Anna Seghers en anglais, et non pas en allemand ou en français ?



Iphigénie de Tiago Rodriguez, mis en scène par Anne Theron au théâtre municipal d'Avignon. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, à vouloir faire les malins à nos dépens ? Je ne parle pas de la metteuse en scène, mais de l'auteur du texte. Plutôt que de se coltiner au vieux mythe, il a trouvé plus original de supposer que les acteurs du drame se retrouvaient après quelques millénaires (un ronflement d'hélicoptère vient nous le signifier tout au début) pour le rejouer de mémoire. Pourquoi pas, tout est permis, à condition de le faire avec talent. Mais il nous le rappelle à chaque instant, presque à chaque phrase, ne nous donnant le geste ou la répartie qu'après nous avoir asséné la didascalie et le souffleur, et c'est très vite insupportable. De fait, pour la plupart des actions, nous avons d'abord son souvenir, dit par l'une des femmes du chœur (« Je me souviens qu'Agamemnon sort de sa tente et dit : "Ma fille !" »), puis par le souffleur (« Il dit : Ma fille ! »), puis par le personnage (« Je me souviens que je sors de ma tente et que je dis : « Ma fille !" »). Le procédé n'a aucune nécessité, aucun vrai sens, il a pour seul effet d'irriter le spectateur, qui avait compris dès la deuxième réplique, et c'est comme si on lui frottait incessamment la cervelle à la paille d'émeri. C'est un refus d'obstacle caractérisé. Si Tiago Rodriguez avait dépensé autant d'énergie à penser à la pièce qu'à répéter inlassablement « Je me souviens que... », il aurait peut-être enfanté d'un vrai texte. C'est d'autant plus dommage que les comédiens sont tous bons, que la scénographie est convaincante (un immense rideau de fond de scène où est projeté un film montrant la baie où attendent les Grecs, un grand paysage livré au ciel et à la mer, sinon qu'on y aperçoit parfois les feux de Saint-Nazaire, puisque vous vous souvenez que nous nous souvenons...), et que la mise en scène est plutôt réussie. On voudrait pouvoir applaudir la troupe et siffler l'auteur. Mais aussi, pourquoi Anne Theron est-elle allée choisir ce texte indigent et répétitif, plutôt que les *Iphigénie* d'Euripide ou de Racine ? Parce que son auteur est le futur directeur du festival ?



Le Moine noir, de Kirill Serebrennikov, d'après une nouvelle de Tchekhov, dans la Cour d'honneur. Le récit, en quelques mots : un écrivain revient sur les terres de l'homme qui l'a élevé, qui ne vit que pour ses jardins ; la folie se saisit peu à peu du jeune homme, qui voit partout rôder le fantôme d'un moine noir issu d'une vieille légende ; il épouse pourtant la fille du jardinier ; sa folie s'aggravant, le couple se sépare, puis le jeune homme meurt. Nous assistons trois fois à la représentation de cette histoire, jouée successivement du point de vue de chacun des trois personnages, ensemble conclu par une coda qui relate pour la quatrième fois la légende du moine noir. Le procédé n'est pas neuf. Il a engendré quelques chefs d'œuvres littéraires. À Avignon même, je me souviens avoir vu il y a longtemps un *Quatuor d'Alexandrie* passionnant. On ressort de ce spectacle, qui dure près de trois heures, en ne sachant si c'est figue ou raisin. Les défauts sont patents. Notons d'abord la minceur de l'histoire, qui justifie mal un tel déploiement de ruses. Mais le principal défaut tient à la nuée de figurants qui étouffent littéralement le spectacle, noyant à intervalles les trois comédiens dans un chaos bruyant, généralement sans raison véritable, qui allonge inutilement les scènes. Hormis la deuxième, vue par la jeune fille, scène que j'ai trouvée belle (l'héroïne est alors représentée par deux comédiennes, l'une vieillie qui se souvient de sa jeunesse, également incarnée sur scène), on s'ennuie assez souvent (Serebrennikov fait imprudemment dire à l'un de ses personnages : « Je ne connais point l'ennui... »). Les scènes de pantomime ou de danse ou de je-ne-sais-quoi auraient pu être supprimées avec bonheur. Peut-être Serebrennikov a-t-il eu peur du grand plateau de la cour et s'est-il échiné à l'occuper avec ce tourbillon d'intrus ? Tout le monde n'est pas Vitez, qui a rendu inoubliables deux comédiens seuls sur l'immense plateau nu... Par ailleurs, l'un des comédiens, le jardinier, qui hurle son texte comme un officier de la Feldgendarmarie, est mal supportable. Enfin, la quatrième partie est inutile et gratuite, on l'endure impatiemment, hormis les 5 dernières minutes, très belles, qui auraient pu trouver place ailleurs. Signalons enfin une belle utilisation du mur du vieux château qui fait fond à la scène et un usage de la caméra assez sage pour ne pas gêner. Et voilà pourquoi on ne sait ni aimer ni condamner ce spectacle – et pourquoi Allah est grand.



Dans ce jardin qu'on aimait, d'après le livre de Pascal Quignard, mise en scène de Marie Vialle, au cloître des Célestins. Un pasteur américain, au milieu du XIX^e siècle, perd sa jeune épouse en couches. Il ne s'en remet pas, le regret le pousse à la chercher dans le jardin qu'elle aimait (et à chasser sa fille, qui ressemble trop à la morte). Il remplace Dieu par la Nature, dans une sorte de panthéisme, et se met à noter ses bruits sur des cahiers de partitions – le souffle du vent chuintant dans un manteau pendu, l'eau gouttant dans un seau, le chant de centaines d'oiseaux... Où l'on vérifie qu'un bon texte ne suffit pas à faire un bon spectacle de théâtre et qu'avec presque rien on peut au contraire saisir le spectateur. La première partie suit le récit de Quignard, mais il est proféré sans être véritablement interprété par le comédien qui fait le pasteur et je me suis ennuyé ferme. La deuxième partie n'est faite que des chants d'oiseaux reproduits par le pasteur et par sa fille, revenue au jardin, et j'ai été sous le charme. Le cloître des célestins, avec ses deux platanes gigantesques, qui est l'un des plus beaux lieux du festival, fait un décor parfait.



Le petit chaperon rouge, d'après Grimm et (un peu seulement) Olivier Cadiot, mis en scène par Céleste Germe, aux Pénitents Blancs (à partir de 3 ans). Si j'écris que c'est le plus beau spectacle que j'aie vu jusqu'ici à Avignon, en tout cas celui qui a la plus belle scénographie, on croira que je cultive les paradoxes. C'est pourtant vrai. Les paysages du fond de scène, qui mêlent rideaux imprimés et projections, sont proprement merveilleux. Une caméra située au-dessus de la scène enregistre parfois la comédienne, ainsi que le plancher, qui est couvert d'une toile peinte, et cet enregistrement est projeté sur le rideau de fond : l'impression est étonnante. Les deux comédiens sont très bons, pleins de ruse, et le texte, que tout le monde connaît, ici et là répété par bribes, ou accru par énumération (la liste des fleurs que cueille le petit chaperon rouge), comme le ferait un poète d'aujourd'hui, est comme neuf. C'est bref, on s'y plaît continûment, au moins pour la première histoire. Car une autre version de la mort du loup est dite ensuite, qui n'ajoute rien au spectacle, sinon qu'il est un peu plus long (durée totale : 45 minutes...). Je note quand même un défaut de diction des deux comédiens, mais c'est un défaut mineur.



La Tempesta de Shakespeare, mis en scène par Alessandro Serra au théâtre municipal. C'est un beau spectacle, sans autre décor qu'une estrade carrée et, au tout début, un grand voile noir représentant la tempête qui jette sur l'île enchantée le navire du roi de Naples et de l'usurpateur du duché de Milan. La mise en scène met en valeur le couple étrange constitué par Prospero, le mage (et ancien duc de Milan, renversé par son frère par trahison) et Ariel, un esprit fantasque à son service, qui ne rêve que de sa libération, joué par une comédienne légère et attachante. Mais lorsque celle-ci, en récompense de ses services magiques, se voit enfin libre et que Prospero a quitté l'île pour régner sur son duché de Milan – et y consacrer « une pensée sur trois à sa tombe » –, Ariel se trouve désemparée, et demande « pardon, pardon » à son ancien « patron » : et c'est un beau moment d'émotion.

En sortant, je me suis fait deux réflexions. D'abord à propos du sous-titrage. Le texte de Shakespeare est trop élaboré (la version française projetée en sous-titre est une traduction de l'original anglais) pour que l'on puisse lire le texte à la volée tout en suivant le spectacle. Il faut choisir l'un ou l'autre, ce qui est très frustrant. Il vaudrait bien mieux projeter une traduction simplifiée, calquée à peu près sur l'italien parlé en scène, dont tout le monde saisit quelques mots. Par ailleurs, il me semble que les scènes burlesques (mélange des genres qui relève de l'esthétique de l'époque où la pièce a été créée) n'apportent rien, distraient l'attention de l'essentiel et pourraient être supprimées sans dommage. On me dira que ce serait trahir Shakespeare. C'est vrai, mais un Shakespeare plus proche de Racine que de Scarron, pour prendre une image, ne serait-ce pas une expérience intéressante ?



Le septième jour, d'après Yu Hua, mis en scène de Meng Jinghui, au cloître des Carmes. Pour peu qu'on ait l'âme sensible (pour être homme, on n'en est pas moins délicat), ce spectacle est une épreuve – traversée de quelques beaux moments. Le héros, si l'on peut dire, meurt dans une explosion (on nous détaille complaisamment l'œil qui pend et la joue arrachée, etc.) et se retrouve dans le crematorium. En attendant que son tour vienne de redevenir cendres, il se souvient et discute avec les morts en attente. Il y a là une foule d'êtres violemment trépassés : suicidé par saut du 78^e étage, en s'ouvrant les veines, tué à la hache, renversé par une voiture, avalé par une doline, fusillé après avoir été émasculé, mort d'avoir donné un rein et je ne sais quels autres organes pour acheter-à-sa-copine-un-iPhone-4S-ou-bien-elle-va-se-prostituer-pour-se-l'offrir-elle-même, morts seuls ou accompagnés de 27 fœtus et enfçons noyés, outre un monceau de squelettes anonymes. Sinon la mort par cannibalisme, je crois que rien n'y manque. Il y a quand même deux scènes plus intimistes, avec quelques images qui retiennent l'intérêt : les retrouvailles du héros avec son ancienne femme (qui l'a quitté pour son patron) et le récit de son père adoptif, qui a sacrifié sa vie pour lui. On y verra aussi l'histoire d'Œdipe, scène greffée là par hasard, peut-être à la suite d'un pari, ou pour faire connaître le surréalisme aux Français. Certains spectateurs se sont beaucoup plu à ces excès, d'autres ont décanillé en cours de spectacle. L'aimable lecteur conclura de lui-même, selon son tempérament.



Là où je croyais être il n'y avait personne, d'Anaïs Muller et Bertrand Poncet, au Gymnase du Lycée Saint Joseph. Aussi nul que soit un spectacle, il y a toujours des gens pour l'applaudir. Mais, à la sortie, d'autres, excédés, vous accostent pour se décharger de la bile qui les étouffe. Comme on les comprend ! On se demande ce que vient faire dans le festival ce spectacle bête et sans imagination, qui aurait mieux eu sa place au Cinevox après « Faites l'amour avec un belge ». Il y est question de Duras et de Musil, et de faire une œuvre, une pièce, un livre, un film, à partir des amours coupables d'un frère et d'une sœur. Peu important les grands auteurs, ils ne sont qu'un prétexte à des simagrées. C'est de plus terriblement racoleur, avec appel au public à crier qu'il est bête (ou quoi d'autre ? Je me suis dépêché d'oublier). On oblige même un spectateur à monter sur scène pour simuler un perchiste... Bref, j'ai déjà usé plus de mots que la chose n'en mérite. J'avais éliminé ce spectacle au vu du texte de présentation du programme du festival, mais, voyant une courte vidéo du spectacle, je me suis laissé tenter. Erreur. Je note pour finir que la comédienne a pourtant un certain talent, qu'elle emploierait mieux à incarner les textes des autres que ses propres inepties.



Richard II de Shakespeare, mis en scène par Christophe Rauck au gymnase du Lycée Aubanel. Enfin un beau spectacle de théâtre qui, mieux que le brouillon et bruyant *Moine noir*, aurait mérité la Cour d'honneur. Cette pièce est peu montée, peut-être parce que le héros, si l'on peut dire, n'a pas la violence noire des grands rois shakespeareiens : Richard II s'imprime peu et mal dans la mémoire. L'interprétation qui en est ici donnée insiste sur sa faiblesse, sa plasticité et même une sorte de viscosité : on pense à un grand ver blanc, qui finira évidemment par être écrasé du pied par Bolingbroke, dont la stature sur scène est impressionnante. Le comédien qui joue Richard II est bon, pourtant, il se dépense, mais son interprétation ne m'a pas réellement convaincu ; il y avait sans doute d'autres approches possibles du personnage, en lui donnant plus de vigueur, en insistant sur sa duplicité plutôt que sur sa faiblesse. Tous les comédiens, d'ailleurs, sont excellents. Mais c'est la mise en scène de Rauck qui convainc d'abord : très inventive, elle joue admirablement avec les lumières pour découper l'espace et cerner les protagonistes, et avec les images projetées. Le spectacle a été ovationné, et c'est mérité. Non qu'il n'ait quelques défauts (*o saisons* d'Avignon, *ô châteaux* des Papes...) : la mise en place initiale des personnages, qui portent tous plusieurs noms, est un peu difficile à suivre ; les costumes de businessmen de tous ces grands seigneurs gênent un peu au début – mais on s'y fait vite – ; indisposent surtout quelques musiques américaines tonitruées à vous défoncer les tympans (nous croient-ils sourds, ou le sont-ils eux-mêmes, tous ces metteurs en scènes qui nous balancent à la figure leurs décibels ? Je me souviens que l'un d'eux avait osé, il y a quelques lustres, distribuer des boules Quies aux spectateurs pour mieux pouvoir faire hurler la sono...). Un beau spectacle donc, le meilleur que j'aie vu jusqu'ici à Avignon.

PS. Certains parlent d'économiser l'énergie ; d'autres (les mêmes peut-être) transforment les salles de spectacles en glacières inconfortables. Mais il est peut-être une justice immanente. Elle s'est manifestée dans la deuxième mi-temps sous les espèces d'une coupure générale du courant, obligeant les comédiens à dire leur texte dans la pénombre et sans micro – avant que tout ne rentre dans l'ordre. De cette petite fable dans la grande, qui aura tiré la leçon ?



La mastication des morts, de Patrick Kermann, par la Compagnie Merci, au cimetière de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. Ce « spectacle », qui fut déjà représenté ici il y a 23 ans, n'est qu'une belle idée sans chair, ce qu'on trouvera peut-être naturel s'agissant de récits de défunts : car la « mastication » du titre, c'est celle où l'on mastique et non celle où l'on est mastiqué. Quelques dizaines de cercueils sont éparpillés dans le cimetière, dans quoi des gisants incarnent des morts de toutes époques, de la grande guerre à aujourd'hui, en remâchant leur histoire, ou un bout seulement d'icelle, s'interpelant parfois comme une assemblée de vivants. On déambule au milieu de ce charnier, on écoute un récit puis un autre, au hasard. J'avoue m'être très vite ennuyé. J'en excepte le final consacré à la Grande Guerre, où les morts sont debout face au public et font œuvre collective, mais ce moment qui rappelle l'esprit noir de Tardi, si l'on veut, ne suffit pas à sauver l'ensemble. Car une idée ne fait pas un spectacle, et à celui-ci manque l'essentiel : de vrais textes. Tout le monde n'est pas Pierre Michon pour savoir rédimier par la langue la banalité des existences ordinaires. Les quelques vies (je veux dire : les quelques récits) que j'ai entendues sont terriblement plates. Donnez-nous des écrivains ! Donnez-nous des écrivains, nous aurons peut-être de bons spectacles... Mais c'est sans doute aller contre l'air du temps.

PS. Cette critique m'a valu une volée de bois vert sur Facebook, de la part d'amis louangeant le texte de Patrick Kermann. Mais un mois plus tard, j'ai lu les poèmes de *Spoon River*. Voilà ! Ces poèmes sont écrits dans le même esprit que la *Mastication*, la scène est là aussi un cimetière, ils font eux aussi parler les morts, mais au plan littéraire, c'est bien autre chose...



FESTIVAL OFF 2022

Frontalier de Jean Portante, mise en scène de Franck Hoffman, avec Jacques Bonnaffé, au théâtre du Balcon. Voici, sur le même thème qu'*En Transit*, les migrations et le passage des frontières (voir ma notule précédente), avec infiniment moins de moyens (une table et une chaise sur un plateau nu, un chapeau, un morceau de craie) une pièce infiniment plus réussie. Cela tient d'abord au très beau texte de Jean Portante, dont on sait qu'il est un poète sensible et inventif. Il relate, dans un tourbillon de souvenirs et de réflexions, l'aventure que furent pour son père le passage du sud de l'Italie au Luxembourg, des figuiers aux mines et aux cheminées fumantes des aciéries, et l'arrachement à sa langue, réalité intime remémorée par bribes qui entre en résonance avec les terribles images de la télévision sur d'autres migrations (on nous les épargne, ces images, les mots y suffisent...). Le texte est servi par un comédien formidable, Jacques Bonnaffé, qui vous saisit dès les premiers mots et ne vous lâche plus. Sa palette de jeu est impressionnante, sa diction parfaite : jeunes comédiens, venez vous y frotter un peu.



Pascal et Descartes, de Brisville, avec Daniel et William Mesguish, au théâtre des Gémeaux. Brisville est le maître brillant d'un genre théâtral mineur, le dialogue historique. Pour peu que les comédiens soient bons, ses pièces sont un régal pour l'oreille (sa langue, ou plutôt ses langues, car il s'approprie celles des personnages qu'il met en scène, sont magnifiques : il écrivait pour les spectateurs d'un autre siècle, comme dirait l'autre) et pour l'esprit. On assiste ici à la rencontre du vieux et célèbre Descartes, qui s'apprête à rejoindre la reine de Suède, pays où il mourra, et du jeune Pascal, déjà célèbre pour sa machine arithmétique et ses études sur le vide, et qui vient de rejeter la science pour se consacrer à la religion sévère de Port-Royal. On l'a compris, c'est le débat de la raison et de la foi. Pascal y revêt les traits terribles du fanatisme religieux (« Mais vous me brûleriez, si vous le pouviez ! », dit Descartes à son interlocuteur). Les deux Mesguish sont bons, évidemment, avec quelques défauts (le petit rire complaisant de Daniel, la véhémence sans nuances de William), mais c'est un spectacle dont on sort enrichi et heureux. Que demander de plus ?



La servante de Proust, de Céleste Albaret, mise en scène d'Arnaud Bertrand, avec Annick Le Goff et Clémence Boisnard, au Chêne noir. La légende dorée de Sainte Céleste, on la connaît tous plus ou moins. On prend, je crois, le même plaisir à la découvrir qu'à la retrouver. Annick Le Goff interprète tour à tour l'écrivain couché au milieu de ses fumigations et la compagne (quel mot plus juste donner à celle qui accompagna jour après jour l'écrivain ? celle qu'il mit paraît-il au même rang que sa mère dans la hiérarchie de ses affections ?) de sa vie. Son interprétation et sa diction (hormis quelques légers oublis le jour où je l'ai vue – il fait près de 40°...) sont pénétrantes. Elle est une incarnation originale (du moins, je ne le voyais pas ainsi) et convaincante de la petite paysanne qui servit Monsieur Proust sans se ménager, qui inventa pour lui les fameux paperolles et, quand elle consentit enfin à parler, défendit sa mémoire. Lorsqu'Annick Le Goff incarne Proust, une jeune comédienne lui donne de temps à autre la réplique : elle ne laissera pas un souvenir impérissable. Au total on passe un très bon moment.



À la ligne, d'après Joseph Ponthus, à la Manufacture, mis en scène par je ne sais qui et interprété par un comédien que j'appellerai L'Innominato, n'ayant pas réussi à retrouver son nom sur la fiche du spectacle, ce qui un comble. Ce livre, dont l'auteur est mort l'an dernier, a rapidement trouvé son public. Le recréer en scène était risqué : et c'est une belle réussite. Ponthus, lassé d'aspirer à un travail dans sa discipline (l'éducation spécialisée) et en besoin d'argent pour ne pas être à charge de son épouse, se fait intérimaire dans diverses entreprises de Lorient, où il habite : c'est un travail à la chaîne (à la ligne) qui consiste à manipuler des poissons, des crevettes ou des bulots, plus tard à éliminer au jet le sang et les excréments d'un abattoir... Sur ce thème ingrat, Ponthus construit un texte fait des bribes de son expérience, celle de la fatigue écrasante et du travail répétitif (rédimé par les chansons de Trenet, qu'il se chante, ou les poèmes d'Apollinaire versifiant dans sa tranchée, qu'il se récite), mais où il fait montre d'une très grande énergie : aucun apitoiement sur soi, la journée de travail est un combat à gagner, et même une expérience. Ponthus est un intellectuel (un descendant du poète Ponthus de Tyard), mais on ne trouvera pas chez lui de vraie réflexion sur la classe ouvrière, qui d'ailleurs n'est en rien mythifiée, comme le firent il y a.... (vogue jeunesse !) ...les prosélytes de la Gauche Prolétarienne, et c'est néanmoins terriblement prenant. Outre le texte, ce qui fait la force du spectacle est l'incroyable performance du comédien : il est véritablement Ponthus, tel que son texte le crée en nous ; il arrive même à nous arracher des larmes en racontant les petits gestes affectueux de sa mère. Cet Innominato est accompagné par un musicien électro, qui s'accorde au spectacle sans le gêner (ce qui n'était pas gagné d'avance). Voilà un spectacle que je recommande chaudement.

